

L'histoire des cadeaux d'un pied de vigne et de l'erreur humaine.

André avait sûrement planté ce pied de vigne il y a longtemps. Il habitait la Noé Bernard avec sa mère et son chien. Il y a une dizaine d'années, AGO lui a demandé de partir, et sa maison a été détruite (heureusement pas aussi bien que la moitié de la Sècherie). Il est mort peu de temps après. Depuis, le pied de vigne au bord du chemin, s'est débrouillé tout seul (lui). On dit que des gens sont venus pour faire des boutures.

Quand je suis arrivée, je n'ai même pas remarqué les feuilles de vigne. Elles étaient mêlées à un taillis de ronces. Sous les ronces, j'avais découvert le puits et les pierres de la ruine, c'était déjà le signe d'une vie passée et d'une vie possible.

Le premier cadeau est arrivé lorsqu'en septembre nous avons mangé ses quelques grappes délicieuses. A la surprise de la découverte s'est ajoutée la magie du goût, si acidulé qu'on l'a appelée la vigne « haribo » (quelques grains suffisent à émerveiller le palais) avant d'apprendre que son nom est *Consort* et qu'on en faisait du « petit vin ».

La première saison nous avons seulement mangé et remercié, nous n'avons rien fait de plus.

> Le temps.

Le temps s'est écoulé.

Ensuite cette sacrée vigne, presque sacrée, s'est développée grâce à d'autres plantes qui ont surgi et se sont renforcées au milieu des ronces, comme le font les arbres. L'Aubépine, tuteur rigide et dressé, et le Chèvrefeuille, liane pour les jeunes feuilles. Son deuxième cadeau nous l'avons trouvé dans la terre du fossé, la meilleure. Ses racines-branches s'étaient « auto-marcottées ». Elles couraient au dessus et au dessous d'une belle couche d'humus sur plusieurs mètres.

Alors ce fut le moment où l'humain, coi, ébahi, se dit qu'il pourrait multiplier le cadeau du pied de vigne.

Il a fallu du temps, regarder, observer pour enfin agir. Celui qui connaît, aurait vu - parce qu'il a déjà vu - et aurait pu intervenir dès la première saison, sauter les étapes. Mais celui qui ne connaît pas, a besoin de ce temps, qui est aussi le sien. Il faut qu'il se l'accorde pour apprendre, motivé par le désir de manger tant d'autres grappes de raisins et d'en offrir à tous ses amis.

Ce qui balise notre chemin ne sont plus les rues, les panneaux, ni même les pâtés de maisons, c'est un environnement que nous avons perdu et pour retrouver notre chemin nous cherchons des

signes dans la terre, le ciel et c'est un moment de contemplation nécessaire et divin.

Multiplier les fruits, c'est ce qu'André aurait fait ou transmis à ses enfants afin qu'ils continuent à manger à leur faim et à leur gourmandise.

Le plaisir de l'intervention c'est aussi celui de retrouver la mémoire.

Les enfants perdus comme moi n'ont rien appris de leurs parents. C'est le pied de vigne qui fait le boulot. À condition que je le regarde, que je le contemple assez pour rendre grâce à cette conjugaison de faits qui réalise son évolution.

> L'intervention.

L'intervention fut minimaliste et fonction des étapes précédemment citées.

L'observation a précédé l'action. Être attentif à ce que proposent la vigne et ses copines.

Sans meurtrir, favoriser la pousse des feuilles et des fruits.

Protéger et prévoir.

La première intervention a consisté à planter des piquets pour délimiter le périmètre dans le fossé et mettre un panneau indiquant au cantonnier la présence de la vigne et finalement, handicapée à ce moment-là, le bon moment. Car planter un piquet sans l'aide d'une autre personne et avec un seul bras aurait été impossible sans l'aide de la terre qui précisément à ce moment-là était très meule. Les piquets ont pu s'enfoncer facilement.

Le hasard a bien fait les choses, mais est-ce vraiment le hasard ?

La technique et l'erreur.

La technique disparaît là où commence l'expérience. Aucune recette, aucun dogme, aucun protocole ne peut donner les instructions précises face à cette situation.

L'empirisme a toujours été méprisé par la science moderne.

L'empirisme est trop lié au monde « sensible » qui s'oppose à cette rationalité aujourd'hui incontestable qui prétend être objective. Et pourtant l'histoire de la pomme tombée sur la tête de Newton nous est familière, tout autant que la théorie de la gravitation.

La gravité n'est-ce pas aussi une sorte de rapport entre ce qui aime monter et ce qui aime descendre ? Les branches fluettes de la vigne ont tendance à vouloir monter mais elles tomberaient si ses petites vrilles n'étaient pas toujours prêtes à s'agripper. On appelle ça le tropisme. On peut y voir aussi la grâce qui les fait se tendre vers l'hypothétique tuteur.

Or l'empirisme qu'est-ce que c'est ? Bah c'est l'erreur humaine.

C'est notre faculté à ne pas être assez à l'écoute de la nature

qui pourtant n'a de cesse de nous guider. Si nous sommes assez humbles pour ne pas trop intervenir, le monde sera sauvé par les plantes qui crèveront le béton comme le font les roses trémières ou la menthe sauvage.

L'être humain devient puissant lorsqu'il rompt avec ses habitudes et fait preuve d'humilité envers la nature.

On connaît le marcottage comme technique mais nous oublions de dire que c'est un phénomène spontané qu'on rencontre souvent. Quoi que spontané ne soit pas le terme exact, mais nous l'utilisons pour pallier l'ignorance de tous les phénomènes qui ont concouru à sa réalisation. Le procédé reproduit par l'homme n'est donc là qu'une *imitation de la nature* comme diraient les philosophes.

Face à ce phénomène, il s'est agi de multiplier des pousses en coupant des tronçons avec leurs petites racines. Certains ont été plantés dans des pots, ou directement ailleurs en pleine terre, en prenant soin de conserver de la terre d'origine (pralinage des racines avec la terre du fossé) afin d'adoucir le traumatisme du déménagement. Du même coup, couper ainsi ces petits tronçons a permis de créer aussi d'autres pieds que l'être humain, toujours émerveillé par toutes ces possibilités, a redressés un peu et attachés mollement aux piquets.

Encore du temps.

Du temps encore a passé et les branches et les feuilles ont poussé dans le fossé (et aussi dans une moindre mesure dans les pots et la terre un peu plus loin) entre les ronces, l'aubépine, et le chèvrefeuille.

La deuxième intervention a consisté à débroussailler les ronces (principalement les tailler) surtout pour distinguer les feuilles et permettre aux nouvelles branches de s'accrocher sur des supports qui rendent accessibles les futures grappes. Ensuite, à couper délicatement les tronçons d'aubépine mal placés. Toutes les parties coupées sont jetées dans le fossé afin de pailler les pieds. Appliquant ainsi un des principes majeurs de notre philosophie de vie : « faire d'une pierre deux coups ». C'est à dire ne laisser aucun reste, faire en sorte que tout geste soit positif en prévoyant l'avenir et ne pas faire de geste inutile. D'un même geste....

En coupant les morceaux d'aubépine on n'arrache pas les vrilles qui se détachent d'elles-mêmes au bout d'un moment. Elles comprennent sans doute qu'elles ne sont plus soutenues par rien. Puis on tire les jeunes tiges vers des arceaux faits de souples perches de noisetier, parfois nouées dessus à l'aide du

chèvrefeuille. En tissant le vivant, on s'amuse du suspens : les tiges iront-elles là où on les attend ? C'est un jeu entre elles, qui montre la direction et la main qui les pousse. Parfois, elles s'agrippent immédiatement comme si elles étaient franchement ravies de quitter le vide.

En passant sur le chemin, de temps en temps il faudra observer et maintenir cet équilibre végétal afin qu'il se marie harmonieusement pour former des voûtes sur lesquelles les branches entremêlées forciront et les grappes grossiront.

Plus grand chose à faire, se délecter, ô Dionysos.